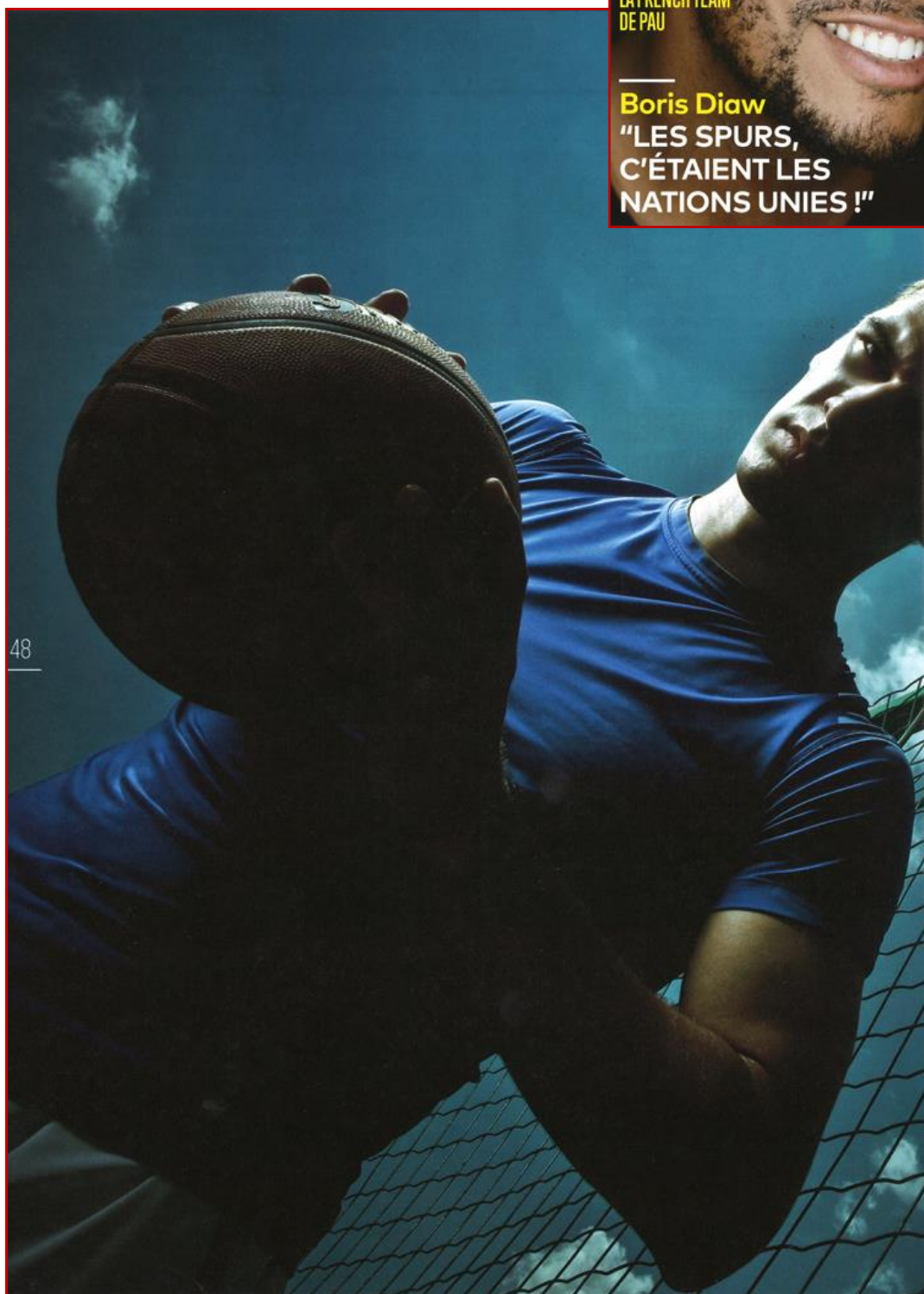




48





Moi, je...

ILIAN EVTIMOV

« **PEU DE PERSONNES
PEUVENT DIRE
QU'ELLES ONT
DÉCOUVERT AUTANT
DE CULTURES** »

Un parcours extrêmement riche, une naissance en Bulgarie, une formation aux États-Unis, une carrière européenne, des titres, des trois-points par milliers... Ilian Evtimov (2,01 m, 33 ans) se raconte.

PROPOS RECUEILLIS PAR YANN CASSEVILLE

49



Je viens d'une famille de basketteurs. Mon père (Iliia) était l'un des meilleurs Européens dans les années quatre-vingt. Il a plus de 250 sélections en équipe nationale bulgare, dont il fut le capitaine pendant six ans. Mon frère (Vasco) aussi était à fond dans le basket. Donc moi, en grandissant, sans même y penser, j'étais plongé dedans. J'allais aux matches, je regardais comment jouait mon père, je lui demandais toujours de m'entraîner. Je suis né en Bulgarie, mais je ne me rappelle pas grand-chose de ces premières années. Les premiers souvenirs, c'est à cinq ans, en Grèce, où jouait mon père. J'allais à ses matches, ses entraînements, je lui prenais des rebonds. Il a passé un an là-bas, il était le seul étranger qui n'était pas américain. Ensuite on est arrivé en France, j'avais 6 ans. Mon père, qui avait l'habitude de jouer contre les Ostrowski, Dacoury, Beugnot, Monclar, Meneghin, tous les meilleurs de l'époque, s'est retrouvé en N1 et mettait 35-40 points par match. Il a continué sa carrière jusqu'à 46 ans. En poussin, j'étais à l'ASVEL. J'ai joué avec le fils de Greg Beugnot, Sven. Aujourd'hui encore, on s'entend très bien. On avait tous les meilleurs joueurs du coin, on gagnait tout le temps de 30-40 points, les temps de jeu étaient très partagés. À cette époque, je voulais jouer beaucoup, donc je suis allé à Vienne. Ensuite, j'ai joué à la CRO Lyon puis à Pau Nord-Est. On m'a alors proposé d'aller à l'INSEP. Mais moi, je voulais suivre le même parcours que mon frère, qui était parti aux États-Unis. Donc, je suis également parti aux États-Unis, à 15 ans. Je suis allé en high school à New York pendant un an.

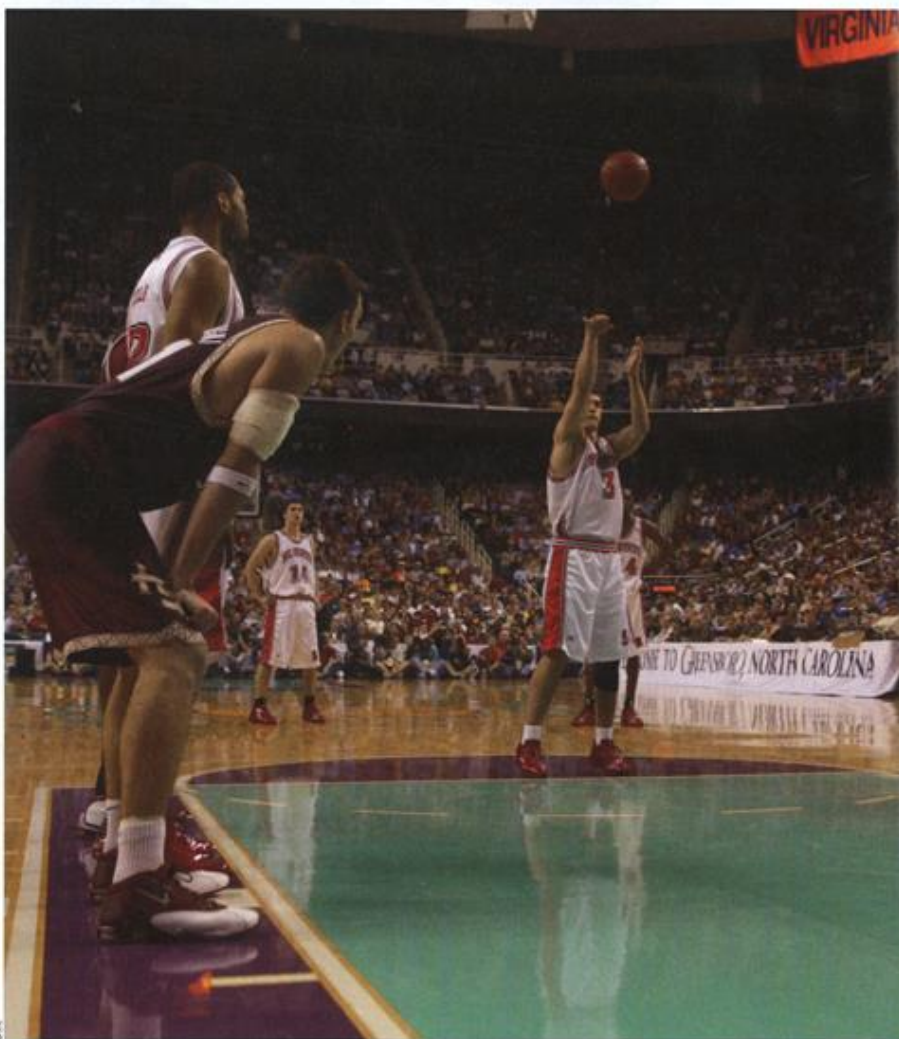
DÉPART AUX ÉTATS-UNIS

Je ne parlais pas parfaitement anglais, j'arrivais à me débrouiller grâce à l'école, et puis j'avais déjà passé un été aux États-Unis pour des camps de basket. Mais au début, je mettais trois heures de plus pour faire mes devoirs parce que je devais traduire et ce n'était pas évident. Quand je suis arrivé, c'était un gros choc. J'étais dans une famille d'accueil, je n'avais pas d'ami, je ne parlais pas la langue, j'étais le plus jeune de l'équipe, comme j'étais

étranger on me chambrailait souvent, le coach était très, très, très dur. C'était un autre monde. L'été, j'ai joué des tournois avec une équipe de Brooklyn, c'était dans le ghetto, contre des adversaires très, très athlétiques. Je n'avais vu ça qu'à la télé. Et à cette époque il n'y avait pas Internet, je parlais avec mes parents une ou deux fois par semaine au téléphone, pendant dix-quinze minutes, les communications internationales étaient très chères. Aujourd'hui, quand quelqu'un décide d'aller aux États-Unis, tout est plus facile : Internet, téléphone. Je n'étais pas heureux, mais d'un côté, cette année à New York m'a rendu beaucoup plus mature et dur mentalement.

J'ai décidé d'aller en Caroline du Nord, être plus près de Vasco (en NCAA à North Carolina). J'ai fait deux ans de lycée, et à la sortie j'ai été recruté par des universités telles North Carolina State, Davidson, Charlotte, Georgia Tech, South Carolina. J'ai choisi NC State parce que je voulais être dans la conférence ACC. Vasco, en sortant du lycée, était dans le Top 10 des meilleurs joueurs du pays de l'année 1996, avec

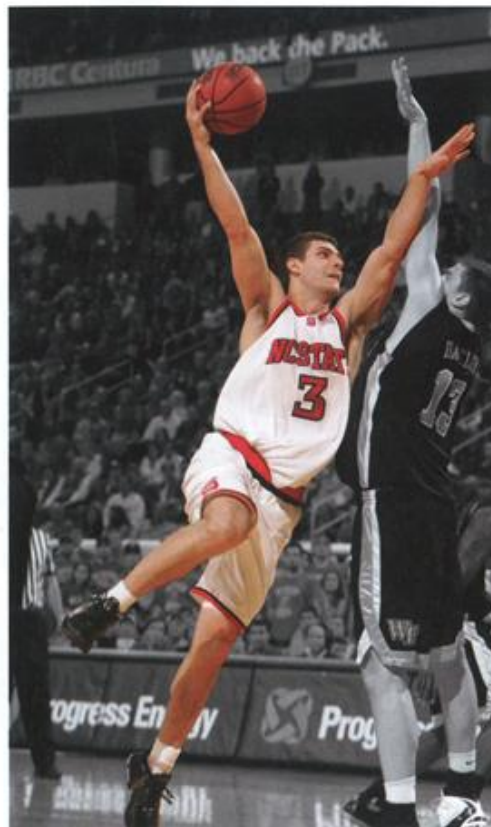
Illan Evtimov, avec sa fac de North Carolina State, où il est resté cinq ans, entre 2001 et 2006.



«LA RIVALITÉ EST ABSOLUMENT INCROYABLE EN NCAA. AUX MATCHES, LES ÉTUDIANTS TE SORTENT DES TRUCS SUR TA FAMILLE, LE NUMÉRO DE TÉLÉPHONE DE TA COUSINE, DES BLAGUES SUR TOI, SUR TOUT....»



Kobe Bryant, Tim Thomas, Jermaine O'Neal, Mike Bibby. Mais moi, j'étais loin de là, je suis parti un an plus jeune que lui à l'université. L'état de Caroline du Nord est vaste, il faut prendre six-sept heures pour le traverser en voiture, et il est divisé en trois universités dominantes : UNC, NC State et Duke, plus d'autres universités par-ci par-là. Tous les gens sont fans de l'une ou l'autre. La rivalité est absolument incroyable. Quand tu vas dans n'importe quel magasin de vêtements, tu trouves toujours des maillots séparés en rouge et bleu, avec d'un côté UNC, de l'autre NC State, et au milieu est écrit «house divided», maison divisée. Beaucoup de familles ont un enfant à UNC, l'autre à NC State, et même si ce ne sont que des étudiants, ça crée des rivalités dans la famille. Quand tu es à NC State et que tu vas jouer à UNC, c'est seulement vingt-cinq minutes de bus, mais avec une escorte de police devant et une autre derrière. Quand on passe sur l'autoroute, il y a beaucoup de monde puisqu'il y a 20 à 25 000 personnes qui vont au match. Et quand ils voient le bus, ils commencent à siffler, sortent les drapeaux. Certains ne veulent pas s'écarter



et la police intervient. Dans la salle, les étudiants remplissent quelques rangs juste sous le panier. Et ils commencent à te sortir des trucs sur ta famille, le numéro de téléphone de ta cousine, des blagues sur toi, sur tout. Tu te demandes comment ils savent certaines choses ! Tu ne

peux pas t'empêcher de rigoler. En Europe, les rivalités sont différentes. Les supporters sont beaucoup plus hardcore : ça chante, ça saute, ça allume les fumigènes. Avec Vasco, on a connu la rivalité à Bologne : lui était à la Fortitudo, moi à la Virtus. Là aussi, c'était incroyable.

MANIAQUE DU SHOOT

Quand on va aux États-Unis, on va dans un pays où ceux qui réussissent sont ceux qui ont le plus faim. Quand j'ai vu comment ils s'entraînaient et le niveau de la compétition, pour moi il n'y avait pas le choix : je n'étais pas le plus rapide, donc il fallait que je travaille deux fois plus. Je prenais huit cents shoots par jour à l'université. J'arrivais tard le soir à la salle, même quand il n'y avait pas de lumière. J'étais seulement éclairé par les petits panneaux qui



**«MON FILS EST NÉ À CHALON,
MA FILLE EN BULGARIE,
UN TROISIÈME EST NÉ À
CHOLET. MES DEUX AÎNÉS
PARLENT TROIS LANGUES.»**

indiquent la sortie. Et je mettais la machine en route : le gun. Je shootais, je shootais, je shootais... Le matin, j'allais shooter avant les cours, et l'été avant les camps, qui commençaient à 8h30, donc je venais à 7h30 pour faire une heure de shooting avant d'aller en classe. Ce sont des choses qu'on ne voit pas assez dans cette nouvelle génération, surtout en Europe. Nous, on se battait pour être à la salle, pour savoir qui va utiliser la machine. Quand on faisait des pick-up games les étés, on commençait à 22h, on ne terminait pas avant minuit, une heure du matin, et le lendemain je devais me réveiller pour aller en cours, faire la muscu avec l'équipe. Aujourd'hui, tu dis à quelqu'un que tu fais ça pendant les étés, il va penser que tu es fou ou que tu lui racontes du baratin. Moi, depuis tout petit, je voulais toujours shooter des trois-points. Je ne sais pas pourquoi. Mon père m'interdisait de shooter de loin parce qu'on travaillait sur la gestuelle. J'avais 10 ans,

et à cet âge on travaille beaucoup la gestuelle. Quand je sortais de l'école, je rentrais à la maison pratiquement en courant pour pouvoir aller le plus vite possible à la salle, parce qu'elle était libre pendant une heure. On shootait tous les deux, alors que j'étais enfant et lui toujours pro. À Chalon, j'ai dit pendant longtemps qu'on avait besoin d'une machine à shooter, j'insistais souvent. Après deux-trois années, ils ont acheté une machine, le Dr. Dish. Le coach (Jean-Denys Choulet) a créé des exercices avec cette machine.

Pour un shooteur, la chose la plus importante, c'est la confiance. Si tu n'en as pas, tu ne peux pas être shooteur. Parce que si tu shootes pour shooter, tu ne vas pas le mettre. Si tu shootes pour marquer, parce que tu sais que tu es un bon shooteur, ça change tout. Pour arriver à ce stade de confiance, il y a plusieurs étapes. La première est d'être consistant. C'est-à-dire qu'il faut d'abord mettre la quantité,

commencer par shooter, shooter, tous les jours. Après la consistance, c'est la persistance. Même les jours où tu es fatigué, où tu as autre chose à faire, il faut quand même le faire. Comme ça, ça devient des habitudes de travail, et avec ces habitudes, ta confiance augmente au fil du temps. Ensuite, il y a la transformation, quand les gens autour de toi ressentent ta confiance. Tu entres sur le terrain, tu sais que tu as pris ce shoot un nombre incalculable de fois, et ça fait partie de toi. Quand j'étais dans la phase où je shootais énormément, je n'en avais rien à faire de ce que les gens disaient, tout ce qui comptait était d'avoir ma quantité de shoots quotidienne, et de voir si je pouvais améliorer mon pourcentage. On avait des «managers» (assistants) : six-sept étudiants qui travaillent avec l'équipe, et tous les jours ils sont là pour prendre les rebonds, faire les 24 secondes, préparer les plots, et ça rend les exercices beaucoup plus intenses. L'un d'eux, chaque jour, venait avec moi avant l'entraînement pour prendre mes rebonds et que je puisse shooter. C'est avec lui que j'ai pu faire mon record à trois-points. Mon but était de marquer cent paniers à trois-points et de voir combien j'allais devoir en tirer. J'avais lu dans *Maxi-Basket* que Dražen Petrović avait fait 100/104. Je me suis dit que j'allais l'égaliser, et un jour, je l'ai fait.

RÉVÉLATION EN ALLEMAGNE

J'ai eu une très bonne carrière à l'université. Je suis passé de la 33e place du classement des recrues de l'ACC au Top 5 en fin d'année. Dans la deuxième partie de saison, j'ai commencé dans le cinq majeur, ce qui est très rare pour un première année. À cette époque, l'ACC, c'était quelque chose, il y avait des joueurs comme Jay Williams, Carlos Boozer, Mike Dunleavy, Jawad Williams, Sean May, Rashad McCants... On avait une très bonne équipe. Malheureusement après ma première année, je me suis blessé au genou, je me suis fait les croisés, ce qui m'a forcé à une année blanche. Au bout de cinq ans, j'étais le vétéran de mon équipe à l'université, et j'arrive en Espagne, je me retrouve dans un groupe où je suis quasiment le plus jeune, avec tout à prouver. C'est une adaptation à faire. En plus, maintenant, tu ne joues plus pour représenter une équipe mais aussi pour gagner ta vie, donc tes résultats individuels sont importants. Après, il y a eu Bologne. Je m'attendais à jouer beaucoup plus. Beaucoup des joueurs que j'avais affrontés à l'université et que je recroisais me disaient : qu'est-ce qu'il se passe, tu ne joues pas beaucoup ? Mais on avait une équipe très

forte en Italie, la deuxième meilleure du championnat derrière Sienne. On avait un groupe redoutable, de onze pros. Il y avait Bennett Davison, Andrea Michelori international italien, Guilherme Giovannoni international brésilien, Christian Drejer, Dušan Vukčević, et moi j'étais quelque part entre les postes 3 et 4. Et

«JE PRENAIS HUIT CENTS SHOOT PAR JOUR À L'UNIVERSITÉ. ON SE BATAIT POUR ÊTRE À LA SALLE. CE SONT DES CHOSES QU'ON NE VOIT PAS ASSEZ DANS CETTE NOUVELLE GÉNÉRATION.»

puis à l'arrière on avait Vlado Ilievski, international macédonien, Travis Best, qui m'a un peu pris sous son aile, qui m'a beaucoup appris. Et puis j'étais dans la même ville que Vasco. Il m'a beaucoup conseillé durant cette saison. Il m'a expliqué qu'il y aurait des hauts et des bas dans ma carrière, que je devais m'habituer, que c'était la vie professionnelle. Vasco, c'était le grand frère, et même le père. Il m'a beaucoup aidé, tel un père le ferait pour un fils. En Allemagne, c'est là que le travail a payé. On a fait l'Eurocup, j'étais à 14-15 points de moyenne (14,5 en 2007-08), j'étais une des bonnes surprises de la ligue allemande, on a fini Top 6 alors que ce n'était pas du tout prévu. C'était très différent au niveau du jeu. Le basket italien, comme espagnol, se joue beaucoup sur les erreurs défensives, il ne faut pas en faire, ou tu es tout de suite puni, comme en Euroleague où c'est encore plus rigoureux. Le basket allemand était plutôt comme la suite de l'université, avec beaucoup de joueurs qui passent par ce championnat pour aller dans de grandes équipes derrière. C'est physique, dur, pas aussi athlétique que la France, mais c'est un championnat où il y a de tout, des équipes avec six-sept joueurs de l'Est, d'autres avec six-sept Américains. À l'été 2009, Vasco était avec l'équipe nationale bulgare, on a passé tout l'été en Bulgarie. Cela m'a permis de mieux connaître l'endroit où je suis né, mon pays d'origine, parce que je m'en étais un peu éloigné, je n'y allais que quelques jours, une-deux semaines par an, alors que là j'y ai passé plus de deux mois. En plus, j'ai rencontré mon épouse, c'était vraiment un moment important de ma vie. Pour

SON PARCOURS

North Carolina State (NCAA, 2001-06), Estudiantes Madrid (Espagne, 2006), Virtus Bologne (Italie, 2006-07), Francfort (Allemagne, 2007-09), Sofia (Bulgarie, 2009), Limassol (Chypre, 2009-10), Chalon (2010-16), Cholet (depuis 2016)



Hervé Bellanger/S

Avec son frère Vasco, en 2011 lors d'un match entre Chalon et Paris.

garder la forme, je me suis entraîné avec Sofia, où jouait Vasco, et j'ai joué un match pour eux. C'était l'occasion de se faire plaisir plus qu'autre chose. Derrière, la raison pour laquelle je suis allé à Chypre est que le club avait l'habitude de faire des Final Four en EuroChallenge. Je voulais avoir cette visibilité. C'est là que j'ai pu jouer contre Chalon et Greg Beugnot, et on a commencé à parler ensemble immédiatement, donc la stratégie était bonne !

LE COMBAT POUR DEVENIR JFL

Quand je suis arrivé à Chalon, ne pas être considéré comme joueur formé localement, ça n'avait aucun sens pour moi. J'avais habité en France pendant neuf ans, joué pour l'équipe départementale, pour l'équipe régionale de deux régions différentes, j'avais fait deux championnats d'Europe avec les équipes de France de jeunes (4e à l'Euro U16 en 1999 et 3e à l'Euro U20 en 2002). Après tout ça, ne pas être considéré comme joueur français, c'était tout sauf normal. Je me suis rendu à Paris, je leur ai expliqué : attendez, si on prend votre règle mot à mot, j'ai trois ans et demi de basket en France pendant ces années-là (il faut quatre années de licence en France entre 12 et 21 ans pour être JFL), mais j'ai aussi deux compétitions européennes où j'ai passé tous mes étés en France, donc soit vous considérez

que vous pouvez les compter comme les mois qu'il me manque, soit vous ne me donnez pas le statut de JFL et là, c'est du n'importe quoi. Quand même, j'ai représenté la France, je me suis développé en France, j'ai fait les efforts de ne pas aller en summer school pour jouer pour la France ! Ils ont compris, c'était assez logique, mais il a quand même fallu faire appel, aller à Paris. Le président Dominique Juillot et le manager Rémy Delpon m'ont beaucoup soutenu dans les démarches.

En jeune, j'aurais pu jouer pour la Bulgarie, mais ça ne m'intéressait pas. Je me suis toujours considéré comme Français, j'ai habité en France pendant pratiquement toute mon enfance, arriver en équipe de France était mon but. En plus, l'équipe de Bulgarie est en division B en jeunes, alors que l'équipe de France figure toujours en division A. C'est une fierté de porter ce maillot. La médaille de bronze à l'Euro U20, c'était une superbe expérience. On avait une très bonne équipe. Tony Parker devait jouer avec nous mais San Antonio voulait, je crois,

1 M\$ d'assurance, ce qui n'était pas possible. Il y avait Boris Diaw, Mickaël Piétrus, Ronny Turiaf, Yakhoubou Diawara... On a perdu contre la Grèce en demi-finale, je m'étais blessé, et dans le match pour la 3^e place, on affrontait la Russie de Viktor Khryapa et Sergey Monya, et on leur a mis 20 points (95-78). J'avais fait mon travail sur ce match, j'avais mis quelque chose comme 17 points à la mi-temps (19 points et 8 rebonds au final). Je suis parti sur une bonne note !

CHALON, LA MAISON

À Chalon, on se sentait bien, il y avait d'excellentes relations avec les dirigeants, les fans, tout s'est fait dans la continuité. On a gagné des titres, construit, reconstruit. Être devenu le joueur le plus capé de l'histoire du club en Pro A est un honneur. Chalon restera toujours dans mon cœur. J'y ai passé six ans, je n'avais jamais vécu aussi longtemps dans le même endroit depuis les cinq années à NC State. Je garde de très bonnes relations et des souvenirs avec le président, le manager, pas mal de joueurs. Chalon, c'était comme ma maison. Aujourd'hui à Cholet, on a des trentenaires et des joueurs tournés vers le collectif, et on ressent vraiment le positif dans ces deux aspects. C'est vraiment bien d'avoir des gens de cette maturité. Il n'y a pas d'idiot dans

Toujours avec son frère et son père (Ilia), ancien international bulgare.



D.R.

«NE PAS ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME JOUEUR FORMÉ LOCALEMENT, ÇA N'AVAIT AUCUN SENS POUR MOI. J'AI HABITÉ EN FRANCE, J'AI FAIT DEUX CHAMPIONNATS D'EUROPE AVEC LES ÉQUIPES DE FRANCE DE JEUNES. JE ME SUIS TOUJOURS CONSIDÉRÉ FRANÇAIS.»

Aujourd'hui, sous le maillot de Cholet.



Pascal Allio

l'équipe, pas de mec qui se détache de ce que l'équipe veut faire. On se comprend très vite. On est tous dans la même phase de vie, on est pratiquement tous des pères, avec deux-trois enfants. On se voit très souvent en dehors du terrain, nos enfants jouent ensemble, vont à l'école ensemble. Certains vont dire : «Oh, des trentenaires, ils ne vont pas s'entraîner». Mais au contraire, c'est l'opposé. Cette

année, notre préparation physique a été très, très difficile, et tout le monde s'est fatigué ensemble. Cela faisait longtemps que je n'avais pas pris autant de plaisir. Ce sont des joueurs intelligents, qui comprennent le basket et d'un clin d'œil, on sait ce qu'on doit faire. Je pense que les spectateurs vont prendre conscience de cela et prendront du plaisir à nous voir jouer. Il ne faut pas oublier que c'est la chose la plus importante pour gagner, il faut du plaisir. Sinon, dans les matches serrés, on ne saura pas si on peut compter l'un sur l'autre. Là, on le sait, et ça peut faire la différence sur le long terme.

Pour l'après-carrière, je suis sur pas mal de projets. Ça m'intéresserait de rester dans le basket. Être coach serait très intéressant, j'ai de très bonnes relations avec tous mes anciens entraîneurs, j'aimerais être coach en université, mais on ne le devient pas comme ça, en un clin d'œil. Mais c'est une orientation possible. Ou pourquoi pas agent, c'est une autre option.

LA LIGNÉE DES EVTIMOV

Ma vision du basket a beaucoup évolué au fil des quinze

dernières années. Il y a quinze-vingt ans, la NBA, je trouvais que c'était beaucoup plus compétitif, intelligent, un sport d'équipe, alors qu'aujourd'hui c'est un sport beaucoup plus individuel. Pour moi, le standard du basket, c'est l'Euroleague. Après, les meilleurs athlètes, les meilleurs joueurs sont aux États-Unis, on ne va pas se le cacher, mais ils ont quand même un gros réservoir, si on compare le nombre d'habitants avec le nombre d'habitants par pays en Europe. L'Euroleague présente un basket beaucoup plus cohérent que la NBA, qui pour moi est de l'entertainment, du spectacle, des gros contrats, du marketing, tout ce qu'il y a en plus du basket.

On espère que la lignée des Evtimov dans le basket se poursuivra grâce à Nicholas (son neveu, le fils de Vasco, membre de l'équipe de France U16 cet été). Il a encore du chemin devant lui, il est jeune, il n'a que 16 ans, il doit encore beaucoup grandir. On verra ce qui se passera. S'il a cette même culture, qu'il développe cette faim que nous avons avec Vasco, il sera très bon. En tout cas, il sera bien entouré et ça sera à lui d'écouter et de suivre les conseils de la famille ! (Il rit)

Mon fils est né à Chalon, ma fille est née en Bulgarie, on vient d'avoir une troisième qui est née à Cholet. Mes deux aînés parlent trois langues. Je leur parle anglais, l'été on va souvent aux États-Unis et je les mets à l'école là-bas pour qu'ils puissent apprendre l'anglais avec des enfants de leur âge, et ça marche très bien. Mon fils parle couramment anglais, couramment français parce qu'il le pratique toute la journée à l'école, et puis à la maison il parle bulgare avec sa maman. Ma fille, qui vient juste d'avoir 3 ans, commence aussi à comprendre et parler les trois langues. C'est notre but, qu'ils aient cet avantage dès leur plus jeune âge. C'est une énorme expérience, un atout. Peu de personnes peuvent dire qu'elles ont vécu dans autant de pays, découvert autant de cultures, rencontré autant de gens, avoir autant de relations à l'étranger. Ça peut servir à n'importe quel moment dans la vie. »